

Au mitan des années soixante, une bourse lui permet de se former à la psychologie humaniste auprès de Carl Rogers en Californie. Son année sabbatique le conduit aussi à New York, où il découvre la psychiatrie communautaire bricolée par un confrère du Bronx ; à Palo Alto où naît le systémisme ; et dans plusieurs berceaux de thérapies plus ou moins exotiques. De retour en France, lesté de ce bagage, il travaille en psychiatrie générale, poursuit son analyse et compagne avec Marcel Sassolas. En 1968 il crée l'association Santé mentale et communauté, destinée à implanter dans l'agglomération lyonnaise les principes de psychiatrie communautaire. Puis il est nommé professeur, s'oriente en 1981 vers la pédopsychiatrie et le soin de l'autisme, publie des livres majeurs dans ce domaine, ainsi qu'un dialogue heuristique avec son ami Marc Jeannerod, neuroscientifique de renom. Retraité, il continue d'assurer des missions de transmission, la passion qui court comme un fil rouge d'un bout à l'autre de sa vie professionnelle. En outre, comme un contrepoint à sa trajectoire intellectuelle, Hochmann confie des éléments plus intimes de sa vie personnelle et familiale, dont les lignes croisent et recroisent son parcours professionnel.

Psychiatre dérangé ? Oui, par le totalitarisme, le colonialisme, l'inertie asilaire et les dogmatismes contre lesquels il a ferrailé sans relâche. Mais aussi, n'en déplaise à sa modestie, dérangé parce que hors du rang, exceptionnellement doué pour comprendre les situations cliniques et institutionnelles, attentif à la dimension profondément politique de la psychiatrie, « répressive pendant les périodes autoritaires » et qui « se libéralise quand la démocratie

l'emporte » (p. 282). Nous retrouvons ou découvrons sa pensée nourrie de celle des psychanalystes les plus originaux – Winnicott, Bion, Racamier entre autres – mais aussi de cognitivisme, de neurophysiologie ou de philosophie – en particulier celle de Ricoeur. Au long d'un plaidoyer vibrant pour une psychiatrie relationnelle et casuistique, ce livre promeut de manière convaincante l'effet thérapeutique de la narrativité, et invite à ne pas mépriser la fonction poétique du langage. C'est une manière de nous rappeler que l'art psychothérapeutique doit autant à la littérature qu'à la médecine.

Lwów s'appelle aujourd'hui Lviv et se situe en Ukraine. La folie du monde ne semble pas près de guérir...

Emmanuel Venet,
Psychiatre 7 avenue Berthelot,
F-69007 Lyon ;
em.venet@gmail.com.

Pierre Delion
La constellation transférentielle,
Érès, 2022

Voici un livre dense, court et concis qui a le double mérite de pointer l'essentiel de la psychiatrie française d'après-guerre et de nous donner des raisons d'espérer sortir de sa désaffection et de sa quasi disparition. L'ouvrage tourne autour de cette institution dont François Tosquelles donna la première esquisse : la constellation transférentielle. Définie par Pierre Delion comme « l'ensemble des soignants qui sont au contact du patient présentant une pathologie archaïque », elle est la matrice de toute l'extraordinaire expansion de la psychothérapie institutionnelle et de la psychia-

trie de secteur depuis Saint Alban et les années d'après-guerre.

Deux idées fortes guident le propos : la distinction a priori/ a posteriori et la notion de pathologies archaïques. La première permet de lire la crise actuelle comme le triomphe sans partage de l'a priori dans les soins psychiques : les protocoles sont fixés avant toute expérience clinique, ils nous mettent à l'abri de la rencontre. « A posteriori » désigne au contraire la rencontre elle-même, le contact et l'expérience. Un tel dépérissement de l'expérience engendre inévitablement des querelles médiatiques absurdes. Comme lors des interminables diatribes pour dénoncer l'abandon de la méthode syllabique dans l'apprentissage de la lecture, suivies un temps par la réaction, elle aussi dogmatique, de la méthode dite globale. Les enseignants expérimentés savent bien qu'un élève commence par voir le mot globalement (voie d'adressage), mais qu'il tente ensuite de vérifier sa vision en découpant le mot en entités discrètes, phonèmes ou syllabes (voie d'assemblage). Ce que nous dit ici Pierre Delion de la psychiatrie relève du même aveuglement conservateur ou scientiste, comme dans les controverses sur l'autisme ou comme dans les deux approches de la schizophrénie restituées ici : l'approche de Bleuler et Henri Ey et celle du DSM 5. La première relève de l'expérience, car elle sait que, s'il nous faut des concepts nouveaux (la dissociation par exemple), seul le singulier existe. Les statistiques sont loin d'être inutiles, mais elles ne sauraient se substituer à l'accueil et à la parole clinique. La « raison statistique » est le produit de la rationalité instrumentale qui a envahi tout le champ de l'expérience. La notion de « rapport complémentaire »

permet de ne rien exclure et de ne pas tomber dans l'abstraction. Complémentaires sont les regards : de l'infirmier, de la personne d'entretien, du psychologue, du psychiatre. La constellation permet de les croiser et de les prendre en compte, hors statuts (le psychiatre n'a pas forcément raison parce qu'il est psychiatre). Mais complémentaires sont aussi les recherches, du moins tant que les comités de lecture des revues scientifiques n'éliminent pas certaines contributions a priori : on peut le voir aujourd'hui dans les approches de l'autisme, après des années de controverses épuisantes et intéressées.

La notion de « pathologies archaïques » permet de regrouper le champ de l'approche psychiatrique autour des psychoses et d'oser implanter parmi elles la relation transférentielle qui ne peut plus être réservée aux seules névroses. Si la lecture de Freud nous permet toujours de voir le transfert *in statu nascendi* dans la cure-type, son extension aux pathologies archaïques, chez l'adulte comme chez l'enfant, s'est imposée progressivement à travers le « transfert multiréférentiel » (Tosquelles) ou le « transfert dissocié » (Oury).

Pour sortir des polémiques stérilisantes et des procès d'intention, l'auteur propose un « pacte éthico-pratique ». Le premier article en serait « ma responsabilité » envers l'enfant ou l'adulte reçu en consultation : elle m'engage dans une « contrainte éthique ». Elle ne va pas sans la liberté du patient, si l'on a présent à l'esprit que la psychiatrie est « une pathologie de la liberté » (Henri Ey). Le deuxième article serait le « respect » pour l'individu dont j'écoute le récit (a posteriori), ce qui m'oblige à mettre entre parenthèses le raisonnement statistique (a priori). Mais il ne

faut pas se méprendre : Pierre Delion ne nous propose pas une nouvelle « charte éthique ». Il ne s'agit pas de dresser l'une contre l'autre la raison statistique et la position éthique. En ramenant chacune à son ordre, elles ne cessent pas d'être irréductibles, mais elles peuvent devenir compatibles. La sagesse pratique du thérapeute est là : « rouvrir ce que l'angoisse de la souffrance psychique familiale a tendance à fermer avec les généralisations statistiques » (p. 41).

C'est dans le dernier chapitre que l'auteur, récapitulant tous les enseignements de la psychothérapie institutionnelle, nous met au défi d'inventer une psychothérapie « sécuritaire » pour les patients contre la vision politico-policière d'une psychiatrie sécuritaire. On en arrive à formuler ainsi six propositions pratiques comme autant de déclinaisons de la position éthique :

- Assomption d'une position désirante dans son travail
- Assurer la libre circulation des personnes
- Qui favorisera la libre circulation de la parole
- Inventer des « costumes thérapeutiques » sur mesure pour chaque patient
- Promouvoir une autogestion relative des outils de production psychiatrique.

On ne nous demande pas d'adhérer à un programme écrit d'avance ou gravé dans le marbre. Pas plus qu'on ne cède à la mélancolie de célébrer un âge d'or révolu. Mais on sort de la lecture de ce livre avec une question : « que m'est-il permis d'espérer ? » Et l'on commence à espérer lorsque revient la visibilité : les neurosciences, qui ont toute leur place dans la recherche et dont on attend beaucoup pour cela, peuvent cesser d'être

un horizon indépassable. Tous ceux qui ont cru à un horizon indépassable (le marxisme pour les uns, le néolibéralisme pour les autres) en sont pour leurs frais. Espérer, c'est d'abord renoncer à une telle clôture.

Jean-François Rey,
Philosophe,
professeur honoraire IUFM,
178, rue d'Artois, F-59000 Lille ;
reyjf59@gmail.com

François Marty et Mélanie Georgelin
La latence à tous les âges de la vie
Un bouclier pour défendre le moi,
Éditions In Press, 2021

Suspendre, voiler, couvrir. Telle la cigale, enfouie dans le sol durant deux ou trois ans « pour se préparer au grand concert de sa vie qui ne durera qu'une saison » (p. 37), l'humain connaîtrait au cours de son développement psychosexuel une période d'« hibernation » pulsionnelle, à l'image de l'humanité des premiers âges qui aurait traversé l'ère glaciaire en se repliant dans des grottes, tout en développant les premières expressions artistiques et culturelles. Le modèle freudien d'un biphasisme du développement sexuel, dans lequel l'ontogenèse récapitulerait la phylogenèse, est connu. Ce temps de mise en suspens, de refoulement et d'inhibition quant au but des pulsions sexuelles et agressives, serait une caractéristique et peut-être même une condition de l'humanité, entendue comme une animalité en capacité de sublimer ses pulsions. La latence dans ce modèle est conçue comme une *période*, se situant entre les acmé pulsionnelles et fantasmatiques de la période œdipienne puis de l'ado-